

Zeitschrift: Monuments vaudois. Hors-série
Herausgeber: Association Edimento - pour le patrimoine
Band: 3 (2023)

Artikel: La valeur de Dasein
Autor: Lüthi, Dave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1053505>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

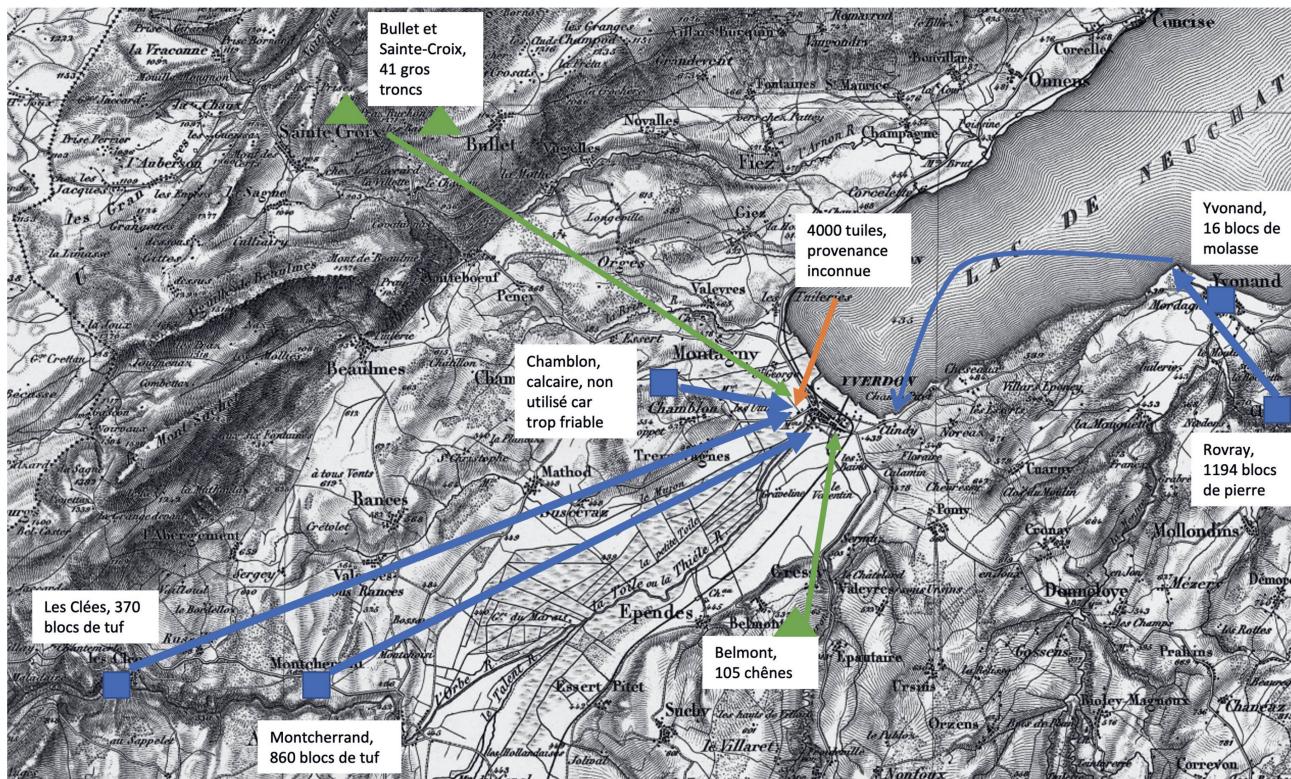
La valeur de *Dasein*

Dave Lüthi

Le *Dasein* est une notion complexe développée par Heidegger dans un contexte très éloigné de l'étude du patrimoine bâti. Ainsi que le définit le philosophe dans *L'Être et le temps*, repris par Jean Grondin¹, le *Dasein* est un *étant à qui son propre être importe même s'il vit son existence comme un fait non choisi*. Il a conscience de sa finitude et sa fin forme une frontière ultime qui donne du sens à son existence. Il accepte l'altérité tout en étant enfermé dans sa solitude, il «est toujours au monde». Il peut paraître audacieux de faire correspondre ce concept fondamentalement adapté aux corps animés à des corps par essence statiques et inanimés. Toutefois, dans le cadre plus large de l'architecture, les monuments historiques, tels qu'ils ont été définis depuis près de 200 ans par l'historiographie, ont un caractère spécifique, particulier, presque individuel. En 1849, Ruskin comparait les églises médiévales à des personnes âgées dont il faut prendre soin²; Viollet-le-Duc raconte la conception et la vie des monuments comme s'il s'agissait d'êtres vivants, soumis aux aléas du monde extérieur – humain en particulier – mais doués d'une sorte de force immanente, qu'on pourrait qualifier d'*aura*, une aura découlant de leur histoire, de leur qualité, de leur facture³.

Les aléas du monde extérieur sont de plus en plus nombreux en matière patrimoniale. Alors que pendant longtemps, abandon, ruine et destruction étaient les dangers premiers, aujourd'hui, réaffectations et rénovations sont devenues les ennemis des vieilles pierres – et des moins vieilles aussi, si l'on pense à l'enjeu que représente la réhabilitation du corpus émergeant du patrimoine du XX^e siècle. Alors que l'humanité occidentale doit agir de manière urgente face au changement climatique engendré par son mode de vie inadapté à la planète qui l'accueille, les monuments se retrouvent très souvent réduits à leur valeur essentielle – leur valeur économique – alors que les valeurs culturelles (parfois même symboliques) dont ils sont aussi chargés sont déclassées et jugées dorénavant insignifiantes. Urgence et histoire sont sans doute difficiles à conjuguer;

le temps bref et le temps long sont perçus à partir d'un moment T – maintenant! – qui n'a guère de sens en soi dans l'histoire des monuments, mais qui va devenir sans aucun doute un moment de rupture dans l'histoire de leur conservation. Alors que certaines restaurations, dotées d'un pan énergétique revendiqué, définissent ce qui est dorénavant nommé *Ökologische Ästhetik am Bau* en allemand⁴, il devient urgent de rappeler certains fondamentaux: celui du temps long, justement, dans lequel s'inscrit le monument, et le contexte dans lequel il a été produit et rénové avant d'être restauré; celui de la valeur écologique du patrimoine bâti qui, s'il constitue parfois une «passoire énergétique» selon l'expression consacrée, résulte de moyens de construction et de rénovation modestes ou, pour mieux le dire, raisonnables. Des études de cas, lancées dans le cadre d'un projet de recherche de l'Université de Lausanne⁵, permettent de cartographier la provenance des matériaux avant et après la révolution industrielle, mettant en évidence l'écologie des monuments dans leur milieu. Cette analyse appelle, comme le *Dasein* heideggerien, une translation du concept d'*écologie* du monde des vivants vers celui du monument historique (fig. 1). Cette approche révèle le danger pesant sur le «petit patrimoine», celui qui, recensé mais non protégé, constitue l'essentiel du paysage bâti des villes et des villages anciens⁶. Leur valeur économique primant sur les valeurs historique et artistique, ces édifices sont fréquemment rénovés de façon peu respectueuse pour améliorer leur rendement énergétique, alors même que, construits à bras d'homme il y a deux ou trois cents ans, ils présentent un bilan auquel aucun édifice contemporain de brique, de béton, de bois lamellé-collé ne pourra jamais prétendre – si tant est que ces bâtiments existent encore dans deux ou trois siècles. Construits pour ne pas durer, dans des matériaux polluants et souvent importés de loin: à la notion du temps, s'ajoute celle de l'espace, indissociable d'une approche en matière d'écologie. Le passé a, de ce point de vue, une longueur d'avance sur le présent...



1 Yverdon, travaux à la tour de Gleyre, 1583-1587, carte montrant la provenance des matériaux (source : auteur).

RECYCLER LES 3 R

En matière de durabilité, la réflexion s'est depuis assez longtemps construite en différents thèmes résumés sous la forme, pratique d'un point de vue mnémotechnique, des trois R: réduire, réutiliser, et recycler (initialement *reduce, reuse et recycle*). Réduire la quantité de biens qui arrivent en fin de vie, réutiliser des produits ou certaines de leurs parties qui deviendraient sinon des déchets, recycler les matières premières, ce qui semble être aujourd'hui une évidence est apparu aux États-Unis dans le sillage de la première Journée de la Terre (*Earth Day*) en 1970⁷. La triologie a été déportée et récupérée dans plusieurs domaines, notamment celui de la recherche animalière (remplacer, réduire, raffiner) à l'instigation du *Centre de compétences suisses 3R* (3RCC), créé à la demande du Conseil fédéral en 2018⁸. Pour les besoins de la démonstration, il nous semble utile et légitime de recycler à notre compte le principe des 3 R dans le domaine monumental, sous la forme suivante : Riegl, remploi, réversibilité.

PREMIER R: RIEGL

L'historien de l'art autrichien Alois Riegl (1858-1905) publie en 1903 son célèbre ouvrage *Der moderne Denkmalkultus, sein Wesen, seine Entstehung*⁹, qu'il avait rédigé en tant que responsable de la *Zentralkommission für die Erforschung und Erhaltung der Kunst - und historischen Denkmale* de l'Empire autrichien (1902-1905). Dans son essai au caractère épistémologique marqué, Riegl approche les œuvres d'art et les monuments historiques par le biais de *valeurs* (*Werte*) qu'il définit avec plus ou moins de clarté. Ce faisant, il pose les bases d'une appréhension moderne, dynamique et ouverte du champ monumental en relativisant les notions de *goût*, qui varie dans le temps, et de *monument*, celui-ci pouvant être selon lui volontaire – conçu pour commémorer¹⁰ – ou non, et institué comme tel par l'historiographie, dont Riegl souligne la subjectivité, voire la versatilité. Ainsi, à son époque, si l'architecture gothique appartient en plein au champ des monuments historiques, et cela sans remise en question, il n'en est pas de même pour les édifices de l'âge baroque, qui ont alors des défenseurs et des pourfendeurs. Ceux-ci appartiennent de nos jours de manière indiscutable au corpus des monuments à conserver. L'architecture du XIX^e siècle, que Riegl ne considère pas car elle n'entre pas encore dans

le champ historique, est un bon exemple de cette évolution du goût et de la perception du passé; devenue sujet d'intérêt majeur depuis les années 1970 alors qu'elle disparaissait à grands coups de pelles mécaniques – c'est le contexte bruyant du film de Pierre Granier-Deferre inspiré du roman de Simenon, *Le Chat* (1968) –, elle a depuis été reléguée au second rang patrimonial alors que l'architecture du XX^e siècle devenait, à son tour, l'objet de toutes les attentions. Les démolitions des édifices historiciste et éclectique redevenant courantes¹¹, leur défense est redevenue une nécessité¹²: rien n'est jamais acquis. Pour Riegl, ces allers-retours entre intérêt et désintérêt ont affaire à deux des valeurs qu'il développe, celles de *mémoire* et *d'actualité*. La première, qui semble immuable, tient compte de l'ancienneté du monument, de son caractère artistique et/ou commémoratif (un arc de triomphe antique porte ces trois valeurs, par exemple); pourtant, l'aspect commémoratif tend à disparaître avec le temps – lire une inscription en latin ou en grec n'est plus une pratique très répandue. La deuxième est plus subjective; à l'usage du monument, qui peut varier dans le temps, voire disparaître, s'ajoute sa valeur de nouveauté – un bâtiment fascine a priori le public contemporain à sa construction, selon Riegl, quand bien même il n'a pas encore de valeur historique – et sa valeur d'art relative, celle décrivant l'intérêt fluctuant porté par une société envers un monument.

La prise en compte de la restauration des monuments historiques comme une strate à part entière de l'histoire du monument – ce que Riegl ne pouvait pas faire car le sujet était encore trop jeune – prouve la pertinence de son analyse. Cela n'est qu'avec un bon siècle de recul que les travaux des restaurateurs ont été perçus pour leur double valeur, à la fois témoin de l'intérêt profond du XIX^e siècle pour l'art des époques anciennes et de sa volonté de le faire perdurer, mais aussi productions artistiques de leur temps. Ce n'est ainsi qu'après un long purgatoire que les Viollet-le-Duc, Street et autres Schäfer ont été réhabilités. L'apport des sciences dures a été décisif à la fois dans le phénomène des dérestaurations, puis des restaurations des restaurations¹³, les procédés chimiques permettant de plus en plus facilement d'enlever, mais aussi de préserver, dans un mouvement de va-et-vient parfois néfaste à certains monuments¹⁴.

Pour le moins, l'intégration de l'étape «restauration» des monuments dans leur histoire monumentale pose des problèmes épistémologiques insolubles. Pour assurer la conservation, on enlève, on détruit, on supprime, soit pour des questions de goût, puisque la perception de l'art n'est pas immuable ni immobile, soit pour des questions techniques – telle couche d'histoire endommage telle autre. Conserver la restauration apparaît comme la seule alternative logique dans cette équation complexe.

DEUXIÈME R: REMPLOI

En histoire de l'architecture, antique et médiévale notamment, la question du remploi a suscité une historiographie conséquente depuis la fin du XX^e siècle¹⁵. Les différents termes employés pour définir la réutilisation des matériaux anciens dans de nouveaux édifices montre toute la palette des sens que l'on peut donner à cette pratique très ancienne: ainsi, *spolia*, qui vient du latin *spolium* (butin, dépouille) est moins neutre que remploi, réemploi ou *reuse*, en anglais. Mais le terme de remploi peut à son tour être décliné en deux pratiques d'inégales valeurs, bien définies par Richard Brilliant: le remploi *in re* ou *in se* dont la connotation est tout autre¹⁶. Un bloc antique issu d'un temple ruiné et réutilisé dans une fondation médiévale est-il utilisé pour sa forme, la qualité de son matériau, pour le simple fait qu'il existe déjà et qu'il permet une économie de moyen et d'énergie, ou aussi parce qu'il est visiblement antique (inscription, motif, cannelure, etc.)? Récemment, Hugo Brandenburg a mis en évidence qu'à la fin de l'Antiquité romaine, les remplois se font aussi à partir de blocs de pierre en attente dans les carrières, préparés mais jamais utilisés¹⁷. S'agit-il encore de remplois, les éléments n'ayant jamais été mis en œuvre? Ce cas très spécifique met en évidence la valeur intrinsèque d'un bloc de pierre taillée, *in re*. La réutilisation d'un morceau visiblement récupéré dit autre chose, même si la nature du décor (morceau de frise, d'inscription) empêche une interprétation uniforme – interprétation qui varie aussi dans l'espace et dans le temps.

Il est intéressant de noter que dans ce domaine de recherche, les Temps modernes ne sont que rarement étudiés, de même que les remplois *in re*, ceux dont la signification n'est a priori guère porteuse d'un sens autre que purement économique (économie de temps, de dépense, d'efforts) et peut être qualifié de manière anachronique de recyclage ou de récupération. Pourtant, une analyse même superficielle des monuments permet d'observer une récupération constante de matériaux, qu'il s'agisse de pierre, de bois (charpente, menuiserie), de terre cuite (sols, tuiles), de verre. On peut citer à titre d'exemple le portail de l'église Saint-Sigismond à Saint-Maurice (VS), érigé en 1648 et intégré à la nouvelle église reconstruite en 1711 après avoir été démonté puis remonté non sans quelques modifications. Il s'agissait d'une obligation dictée par le maître de l'ouvrage¹⁸. Autre exemple marquant, celui du château d'Hauteville, dont l'agrandissement dans les années 1760 intègre le château antérieur, lui-même formé de deux édifices successifs juxtaposés (1668 et vers 1745), qui ordonne la profondeur et l'élévation du nouveau corps de logis¹⁹. À la cathédrale de Lausanne, la rose conserve à l'époque bernoise des vitraux des années 1230, mais les lacunes causées par les intempéries et les aléas du temps sont comblées

avec des fragments de verre provenant d'autres vitraux, donnant à certaines parties un aspect presque surréaliste (fig. 2). Économie certes, mais économie parfois très contraignante : remployer implique un effort, des compétences, du savoir-faire – on pourrait même dire du vouloir-faire – et, sans doute, un respect plus ou moins conscient de l'héritage du passé (ce que Georg Germann associe à la *piété*, en matière patrimoniale)²⁰.

C'est avec la connaissance de cette infinie profondeur historique que le monument doit être évalué avant d'être rénové ou restauré. Jusqu'à une période récente – l'entre-deux-guerres, dans les campagnes –, des éléments préexistants (employés ou non encore employés) faisaient partie intégrante du champ de vision des constructeurs. Le remploi (au sens large et neutre du terme) permet une économie de travail et d'argent, mais pas toujours d'effort ; la mesure de cet effort doit prendre en compte la valeur intrinsèque de l'élément remployé, souvent faible à nos yeux contemporains. Il faut donc considérer le cycle du monument à travers les âges, parfois de l'époque antique à l'époque contemporaine : comment calculer l'énergie grise d'un bâtiment sur deux millénaires ? Aucune équation ne permettra de résoudre cette question puisqu'elle n'est pas pertinente dans le champ patrimonial et aucune valeur moyenne ne pourra être établie. Le monument dépasse le cadre de la standardisation car il *est*, et ce à différents niveaux.

TROISIÈME R : RÉVERSIBILITÉ

La déontologie actuelle impose aux restaurations d'être réversibles, afin de ne pas falsifier le monument et lui conserver sa valeur unique de témoignage historique et artistique. Pourtant, paradoxalement, la restauration s'avère souvent très destructrice puisqu'elle supprime des couches jugées inopportunes ou d'intérêt mineur, qui sont souvent d'ailleurs les plus récentes – et pas les moins invasives²¹. Grâce aux sources exceptionnelles à disposition, Daniel de Raemy a pu mettre en évidence que le château d'Yverdon a été beaucoup plus transformé depuis deux siècles que depuis sa construction au milieu du XIII^e siècle, prouvant ainsi l'économie qui, par principe, dirigeait les travaux jusqu'au début du XIX^e siècle au moins²². Cette logique est contraire à celle qui a régi les interventions sur les monuments durant le temps long ; il marque une rupture paradigmique, au milieu du XIX^e siècle, due non seulement au changement de perception du monument – la valeur d'usage faisant place à la valeur d'histoire, pour reprendre les concepts de Riegl – mais aussi au contexte contemporain des restaurations, lié à celui de la révolution



2 Lausanne, cathédrale, rose, médaillon probablement créé vers 1770 à partir de fragments divers et placé dans l'une des ouvertures supérieures du carré central (Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne ; photo Fibbi-Aeppli).

industrielle et à l'industrialisation de la production des matériaux de construction²³. Une partie des éléments supprimés intégrait alors les musées lapidaires, pour autant qu'ils portent la marque d'une activité créatrice lisible. Les autres matériaux pouvaient servir ailleurs comme matériaux de récupération. Là encore, même dans ces cas critiquables, le remploi *in re* s'est sans doute très souvent opéré, permettant aux restaurateurs de gagner un peu d'argent par la vente des matériaux considérés comme sans grande valeur²⁴. Plus récemment, depuis la Charte de Venise, les restaurations ont cherché une conservation maximale de la substance ancienne, réduisant l'impact de rejets et renouant avec la frugalité habituelle régissant l'entretien des monuments.

Il est intéressant de noter que des restaurations récentes effectuées sous le sceau de la durabilité et de l'écologie entrent en pleine confrontation avec ces principes. Le couvent des franciscains de Graz (XIV^e-XVII^e siècles), dont une partie des façades a été habillée avec grand soin de panneaux solaires en 2019 (*Solarfassade*), ouvre la voie d'une *Ökologische Ästhetik am Bau* (soulignons ici que le terme de *Bau* ne fait pas partie du champ patrimonial stricto sensu) (fig. 3). Cet édifice devra à terme être restauré – ou dérestauré. Quoiqu'il advienne, quid des panneaux solaires et de leur restauration ou de leur recyclage ? La durée de vie des panneaux est actuellement estimée à 30 ans environ, s'ils sont



3 Graz (Autriche), couvent des franciscains, façade historique dotée de panneaux solaires (photo Jörgler).

conformes aux normes européennes. Quel ratio faire entre le bâtiment sur lequel ils sont apposés – datant vraisemblablement du XVI^e siècle pour sa partie inférieure – et ces panneaux dont la technologie sera sans doute rapidement dépassée ? Cet exemple, par chance encore assez isolé, met en évidence une forme d’absurdité dans la réflexion et, surtout, la tension palpable entre le temps long de l’histoire, le temps court des humains et l’urgence impliquée par les changements climatiques.

DÉFINIR LA VALEUR DE *DASEIN*

Il est sans aucun doute présomptueux d’ajouter une valeur au schéma de Riegl, mais il nous semble pourtant qu’après 120 ans, sa grille de lecture mérite une actualisation – ceci prouvant *a posteriori* la modernité de la pensée de l’historien de l’art viennois. La matérialité du monument est ici en jeu ; une valeur à la fois symbolique et matérielle se dessine, que Riegl n’a pas vue car son temps ne s’intéressait pas encore à la matérialité et à son authenticité – cet intérêt est en effet apparu après les destructions massives de la Deuxième Guerre mondiale et s’est formalisé dans la Charte de Venise (1964) puis dans celle de Nara (1994), avec une ouverture à d’autres types de rapport à

la matérialité. Dans le contexte actuel qui voit si crûment s’opposer les intérêts de l’énergie et ceux du patrimoine, il ne semble pas inopportun de tenter un ajout et, par conséquent, une définition.

Le monument *est* par sa matérialité (et parfois à deux niveaux, voire plus, en fonction des remplois qu’il incorpore, exhibe, assimile). En raison du contexte socio-économique de sa construction, le monument est écologique ; son rapport à l’environnement se restreint au strict nécessaire et il est un facteur important de recyclage (*reuse*) et de remploi. En outre, le monument transmet des savoir-faire, et sans émission de carbone ; il véhicule donc une immatérialité du patrimoine, inquantifiable.

C’est en respectant cette ressource cachée du patrimoine, profondément ancrée en lui, essentielle même à sa définition, insaisissable car trop ancienne, difficile à décrire et à documenter car trop banale, que la restauration à l’ère du changement climatique doit se penser.

NOTES

¹ Martin HEIDEGGER, *L'Être et le temps*, trad. Rudolf Boehm et Alphonse de Waelhens, Paris 1972; Jean GRONDIN, *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Paris 1987.

² John RUSKIN, *Les Sept lampes de l'architecture*, trad. Bénédicte Coste, Paris 2011, notamment dans la Lampe du souvenir (chap. XIX), «mieux vaut une bêquille qu'une amputation [...]. Son jour fatal viendra enfin [...]» (p. 212).

³ Eugène-Emmanuel VIOLET-LE-DUC, *Histoire d'une maison*, Paris 1873; *Histoire d'une forteresse*, Paris 1874; *Histoire d'un hôtel de ville et d'une cathédrale*, Paris 1878; *Histoire d'un dessinateur: comment on apprend à dessiner*, Paris 1879.

⁴ Dans le cas récent de la restauration du couvent des franciscains de Graz, dont les façades ont été en partie recouvertes de panneaux photovoltaïques: https://www.meinbezirk.at/graz/c-lokales/franziskaner-gestalten-graz-seit-789-jahren-graz-inside-im-franziskanerkloster_a3746010#gallery=default&cp_id=21940728.

⁵ Projet «L'écologie du patrimoine», financé par la Fondation de l'Université de Lausanne.

⁶ Dans le canton de Vaud, il s'agit des notes 3 (intérêt régional) et 4 (bien intégré), qui constituent la majeure partie des bâtiments recensés par le service ad hoc.

⁷ <https://recyclenation.com/2015/05/history-of-three-r-s/>, consulté le 23 octobre 2022.

⁸ <https://www.blv.admin.ch/blv/fr/home/tiere/tierversuche/3r-prinzipien/3rcc.html>, consulté le 25 octobre 2022.

⁹ Traduit en français sous le titre de *Le Culte moderne des monuments. Sa nature, son origine*, Paris 1984, dans la traduction de Daniel Wieczorek. Nous privilégions cette version à celle plus récente de Matthieu Dumont et Arthur Lochmann (Paris 2021).

¹⁰ Le terme de monument découle du latin *monere* «exprimant une attention sollicitée, une pensée tournée vers le passé mais aussi un avertissement dirigé vers le futur, une monition contre l'oubli» (Odon VALLET, «Les mots du monument», in *Les Cahiers de médiologie* 7, 1999, 1, pp. 21-23, ici p. 21).

¹¹ À Lausanne, la démolition en 2016 des anciennes halles des locomotives (1911) au profit du nouveau Musée cantonal des beaux-arts en est un exemple particulièrement marquant. Elles portaient la note 2 au recensement architectural (intérêt régional) et auraient donc dû être conservées (voire classées).

¹² Le réseau *Historismus.ch*, constitué en 2020, se donne pour mission de valoriser ce type d'architecture.

¹³ Sur ces concepts, Dave LÜTHI, «Conservation et restauration en Suisse romande 1950-2000», in *Patrimonium. Conservation et archéologie des monuments en Suisse 1950-2000*, Office fédéral de la culture (dir.), Zurich 2010, pp. 379-466.

¹⁴ On peut ici citer le cas de la chapelle du château de Chillon, dont la dérestauration de l'intervention de 1915 a eu pour conséquence paradoxalement la préservation de cette étape de restauration (Jean-Pierre DRESCO & Jean NICOLIER, «La Chapelle de Chillon, un chantier exemplaire», in *Chillon. La Chapelle*, Daniel de Raemy (dir.), Lausanne 1999 (Cahiers d'archéologie romande 79), pp. 12-39).

¹⁵ Maria Fabricius HANSEN, *The eloquence of appropriation : prolegomena to an understanding of spolia in early Christian Rome*, Rome 2003; Pierre TOUBERT & Pierre MORET, *Remplacement, citation, plagiat : conduites et pratiques médiévales (X^e - XII^e siècle)*, Madrid 2009.

¹⁶ Richard BRILLIANT, «I piedestalli del giardino di Boboli: spolia in se, spolia in re», in *Prospettiva* 31, 1982, pp. 2-17.

¹⁷ Hugo BRANDENBURG, «The Use of Older Elements in the Architecture of Fourth- and Fifth-Century Rome: A Contribution of the Evaluation of Spolia», in *Reuse value: 'spolia' and appropriation in art and architecture from Constantine to Sherrie Levine*, Richard Brilliant & Dale Kinney (dir.), Surrey 2011, pp. 53-73.

¹⁸ «Les dits maîtres conserveront aussy les deux portails qu'ils seront obligé de démonter et ensuite remonter» (ASM, APSS, Accord du 27 mai 1711 entre le curé et les délégués de la paroisse et Michel Morchaz et Antoine Joannel; aimable communication de Gaëtan Cassina).

¹⁹ Nicolas MEIER, «Écologie d'une charpente : le cas d'Hauteville», in *Revue suisse d'art et d'archéologie* 79, 2022, 2, pp. 141-164.

²⁰ Georg GERMANN, *Aux origines du patrimoine bâti*, Gollion 2009.

²¹ Dave LÜTHI, «Pourquoi étudier les restaurations ? Pour une histoire de la pratique de la conservation du patrimoine dans le canton de Vaud» et Guillaume CURCHOD, «L'architecte Frédéric Gilliard et le temple de Bière. Enjeux d'une restauration des années 1940», in *Monuments vaudois* 7, 2017, pp. 4-12 et 21-28; Ludivine PROSERPI, «La simili pierre et l'esprit. Frédéric Gilliard et la restauration de monuments historiques religieux dans l'entre-deux-guerres», in *Monuments vaudois* 12, 2022, pp. 46-53.

²² Daniel DE RAEMY, *Châteaux, donjons et grandes tours dans les Etats de Savoie (1230-1330). Un modèle : le château d'Yverdon*, 2 vol., Lausanne 2004 (Cahiers d'archéologie romande 98-99).

²³ Arnaud TIMBERT, *Restaurer et bâtir: Viollet-le-Duc en Bourgogne*, Villeneuve-d'Ascq 2013.

²⁴ Récemment, les 492 chaises de la cathédrale de Lausanne datant de 1913, remplacées par de nouveaux bancs, ont été vendues in situ à un large public qui trouvait là un moyen de s'approprier un morceau de la cathédrale.